



ELIE SHAFAK


♦ 10 minutes

et 38 secondes dans

ce monde

étrange ♦

Flammarion



Et si notre esprit fonctionnait encore quelques instants après notre mort biologique ? 10 minutes et 38 secondes exactement. C'est ce qui arrive à Tequila Leila, prostituée brutalement assassinée dans une rue d'Istanbul. Du fond de la benne à ordures dans laquelle on l'a jetée, elle entreprend alors un voyage vertigineux au gré de ses souvenirs, d'Anatolie jusqu'aux quartiers les plus mal famés de la ville.

En retraçant le parcours de cette jeune fille de bonne famille dont le destin a basculé, Elif Shafak nous raconte aussi l'histoire de nombre de femmes dans la Turquie d'aujourd'hui. À l'affût des silences pour mieux redonner la parole aux « sans-voix », la romancière excelle une nouvelle fois dans le portrait de ces « indésirables », relégués aux marges de la société.

Elif Shafak est, entre autres, l'auteure de La Bâtarde d'Istanbul, L'Architecte du sultan et Trois filles d'Ève. Son œuvre est traduite en cinquante langues. Elle milite pour les droits des femmes et collabore régulièrement avec des quotidiens internationaux comme The New York Times, The Guardian et La Repubblica.

Traduit de l'anglais
par Dominique Goy-Blanquet

Flammarion

10 minutes et 38 secondes
dans ce monde étrange

DU MÊME AUTEUR

La Bâtarde d'Istanbul, Phébus, 2007 ; 10/18, 2008 ; Flammarion, 2015.

Bonbon Palace, Phébus, 2008 ; 10/18, 2009.

Lait noir, Phébus, 2009 ; 10/18, 2011.

Soufi, mon amour, Phébus, 2010 ; 10/18, 2011.

Crime d'honneur, Phébus, 2013 ; 10/18, 2014.

L'Architecte du sultan, Flammarion, 2015 ; J'ai lu, 2017.

Trois filles d'Ève, Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2019.

Elif Shafak

10 minutes et 38 secondes
dans ce monde étrange

Traduit de l'anglais par Dominique Goy-Blanquet

Flammarion

Titre original : *10 Minutes 38 Seconds in This Strange World*
Éditeur original : Viking UK, une division de Penguin Random House
© Elif Shafak, 2019.
www.elifshafak.com
Pour la traduction française :
© Flammarion, 2020.
ISBN : 978-2-0815-0041-9

*Aux femmes d'Istanbul et à la ville d'Istanbul
qui est, qui a toujours été, une ville féminine.*

« Voilà qu'il me précède de peu une fois de plus en quittant ce monde étrange. Cela ne signifie rien. Pour des gens comme nous, physiciens dans l'âme, la distinction entre passé, présent et avenir n'a d'autre valeur que celle d'une illusion, certes tenace. »

Albert EINSTEIN, 21 mars 1955, sur la mort de son ami le plus proche, Michele Besso.

Fin

Elle s'appelait Leila.

Tequila Leila, c'était ainsi que la connaissaient ses amis et ses clients. Tequila Leila, c'était le nom qu'on lui donnait chez elle et au travail, dans cette maison couleur bois de rose au fond d'un cul-de-sac pavé près du front de mer, nichée entre une église et une synagogue, entre les boutiques de lampes et les kebabs – la rue qui abritait les bordels les plus anciens d'Istanbul.

N'empêche, si elle vous entendait tenir ce genre de propos, elle pourrait se vexer et vous balancer à la tête par jeu une de ses chaussures à talons aiguilles.

C'est, chéri, pas c'était... Mon nom *c'est* Tequila Leila.

Jamais, au grand jamais, elle n'accepterait qu'on parle d'elle au passé. Rien que d'y penser, elle se sentait minuscule et vaincue, un sentiment que pour rien au monde elle ne voulait éprouver. Non, elle insisterait sur l'usage du présent – même si elle s'avisait maintenant avec désarroi que son cœur venait tout juste de cesser de battre, que sa respiration s'était brutalement arrêtée, et qu'elle avait beau envisager la chose sous tous ses angles, il lui fallait bien admettre qu'elle était morte.

Aucun de ses amis n'était encore au courant. À cette heure matinale, ils devaient tous dormir profondément, chacun cherchant l'issue du labyrinthe de ses rêves. Leila aurait bien aimé elle aussi être enveloppée dans la tiédeur de l'édredon, son chat endormi en boule à ses pieds, ronronnant de bien-être. Le chat était sourd comme un pot et tout noir – sauf une tache neigeuse sur une patte. Elle l'avait baptisé Mr Chaplin, en hommage à Charlie Chaplin car, comme les héros du cinéma d'antan, il vivait dans un monde de silence bien à lui.

Tequila Leila aurait tout donné pour se retrouver dans son appartement. Et voilà qu'elle gisait quelque part dans les faubourgs d'Istanbul, en face d'un terrain de football sombre et humide, au fond d'une benne à ordures en métal aux poignées rouillées et à la peinture écaillée. Une benne montée sur roues ; plus d'un mètre de haut et large de moitié. Leila mesurait un mètre soixante-dix, plus les vingt centimètres de talon des sandales violettes qu'elle avait encore aux pieds.

Il y avait tellement de choses qu'elle aurait voulu savoir. Elle ne cessait de se repasser les derniers instants de sa vie, en se demandant ce qui avait dérapé – exercice futile puisqu'il était impossible de dévider le temps comme une pelote de laine. Sa peau virait déjà au blanc-grisâtre, même si ses cellules vibraient encore d'énergie. Elle sentait bien des mouvements insolites dans ses organes et dans ses membres. On s'imagine toujours qu'un cadavre n'est pas plus alerte qu'un arbre abattu ou une souche creuse, dépourvu de conscience. Mais si on lui en avait donné l'occasion, Leila aurait pu témoigner qu'au contraire, un cadavre déborde de vie.

Elle ne pouvait croire que son existence mortelle fût bel et bien finie. La veille encore, elle traversait le quartier de Pera, son ombre glissant par les rues aux noms de chefs militaires et de héros nationaux, des rues aux noms d'hommes. Rien que cette semaine, son rire retentissait dans les tavernes voûtées de Galata et de Kurtuluş, dans les petits bouges étouffants de

Tophane qui ne figurent jamais sur les cartes touristiques ou les guides de voyages. L'Istanbul que connaissait Leila n'était pas l'Istanbul que le ministère du Tourisme souhaitait faire visiter aux étrangers.

Hier soir elle avait laissé ses empreintes sur un verre de whisky, et une trace de son parfum – *Paloma Picasso*, cadeau d'anniversaire de ses amis – sur l'écharpe de soie qu'elle avait jetée sur le lit d'un inconnu, dans la suite nuptiale au dernier étage d'un hôtel de luxe. Là-haut dans le ciel, une tranche de lune de la veille restait visible, lumineuse et hors d'atteinte comme le vestige d'un souvenir heureux. Leila faisait encore partie de ce monde-là, il restait encore de la vie en elle, alors comment pouvait-elle être décédée ? Ne plus exister, comme si elle n'était qu'un rêve qui s'évanouit à la première lueur du jour ? Quelques heures seulement auparavant elle chantait, fumait, jurait, pensait... d'ailleurs elle continuait à penser. Remarquable, la façon dont son esprit fonctionnait à plein régime – mais allez savoir pour combien de temps. Elle aurait voulu retourner en arrière pour annoncer à tous que les morts ne meurent pas sur-le-champ, qu'ils peuvent, en fait, continuer à réfléchir sur les choses de la vie, y compris sur leur propre départ. Les gens seraient terrifiés s'ils l'apprenaient, se dit-elle. Elle-même l'aurait été de son vivant. Mais ce serait important qu'ils le sachent.

Leila avait le sentiment que les êtres humains se montrent très impatients au moment de franchir une étape de leur existence. Par exemple, ils pensent que vous devenez automatiquement une épouse ou un époux dès l'instant où vous dites « Oui, je le veux ! » Mais en réalité il faut des années pour apprendre à être marié. De même la société s'attend à ce que l'instinct maternel – ou paternel – se déclenche dès qu'un enfant est en route. Pourtant il va falloir longtemps pour apprendre à se comporter en parent – ou en grand-parent, d'ailleurs. Pareil pour la retraite et la vieillesse. Comment

manier le changement de vitesse dès qu'on sort d'un bureau où l'on a passé la moitié de sa vie et gaspillé la plupart de ses rêves ? Pas si facile. Leila avait connu des enseignants retraités qui se réveillaient à 7 heures, prenaient leur douche et s'habillaient, tout cela pour s'affaler à la table du petit déjeuner au moment où ils se rappelaient qu'ils n'avaient plus d'emploi. Ils en étaient encore à s'ajuster.

Peut-être n'était-ce pas si différent quand arrivait la mort. Les gens croient que vous vous transformez en cadavre dès l'instant où vous rendez le dernier soupir. Mais la rupture n'est pas aussi tranchée. Tout comme il y a d'innombrables nuances entre le noir de jais et le blanc brillant, il y a de multiples phases dans le processus baptisé « repos éternel ». S'il existe vraiment une frontière entre le Royaume de la vie et le Royaume de l'après-vie, conclut Leila, elle doit être perméable comme du grès.

Elle attendait le lever du soleil. À ce moment-là sûrement quelqu'un allait la trouver et la sortir de cette benne crasseuse. Les autorités ne mettraient pas longtemps à l'identifier. Il leur suffirait de mettre la main sur son dossier. Au cours des années, on l'avait fouillée, photographiée, soumise à des relevés d'empreintes et placée en garde à vue plus souvent qu'elle n'aimait l'admettre. Ces postes de police des taudis avaient tous une odeur reconnaissable : cendriers pleins à ras bords des mégots de la veille, marc de café figé dans des tasses ébréchées, haleine aigre, chiffons humides, et cette puanteur âcre des urinoirs qu'aucune quantité de Javel ne parvenait à effacer. Les agents et les délinquants se partageaient des bureaux étriqués. Leila trouvait toujours fascinant que flics et truands répandent leurs cellules mortes sur le même sol, que les mêmes insectes les ingèrent sans faveur ni partialité. À un niveau invisible pour l'œil humain, les contraires se confondaient de façon inattendue.

Une fois qu'ils l'auraient identifiée, ils préviendraient sans doute sa famille. Ses parents habitaient la ville historique de Van – à quinze cents kilomètres de là. Mais elle ne s'attendait pas à ce qu'ils viennent chercher sa dépouille, vu qu'ils l'avaient bannie il y a fort longtemps.

Tu as attiré la honte sur nous. Tout le monde en parle dans notre dos.

Il faudrait donc que la police s'adresse à ses amis. Cinq en tout : Sabotage Sinan, Nostalgia Nalan, Jameelah, Zaynab¹²² et Hollywood Humeyra.

Leila était certaine que ses amis accourraient dès que possible. Elle les voyait presque se ruer vers elle, leurs pas pressés et pourtant hésitants, les yeux écarquillés par le choc et le deuil en germe, un chagrin brut qui n'avait pas encore pénétré, pas tout à fait. Elle s'en voulait de devoir leur infliger ce qui serait forcément une épreuve douloureuse. Mais quel soulagement de savoir qu'ils lui offrirait de superbes funérailles ! Du camphre et de l'encens. De la musique et des fleurs – des roses, surtout. Rouge ardent, jaune vif, bourgogne sombre... Classiques, intemporelles, imbattables. Les tulipes étaient trop impériales, les jonquilles trop délicates, et les lis la faisaient éternuer, mais les roses étaient parfaites, un mélange de charme boudeur et de griffes acérées.

Lentement, l'aurore s'affirmait. Des jets de couleur – bellinis pêche, martinis orange, margaritas fraise, négronis glacés – traversaient l'horizon d'est en ouest. En quelques secondes, l'appel à la prière des mosquées environnantes résonnait autour d'elle, sans le moindre effort de synchronisation. Au loin le Bosphore s'éveillait de sa torpeur turquoise, bâillant puissamment. Un bateau de pêche, moteur crachant la fumée, filait vers le port. Une lourde vague enflait lentement face au quai. Autrefois l'endroit était couvert d'oliviers et de figuiers, tous passés au bulldozer pour faire place à davantage de bâtiments et de parkings. Quelque part dans la pénombre, un

chien aboyait, plus par sentiment du devoir que par réelle excitation. Tout près, un gazouillis d'oiseau monta, assuré et sonore, auquel répondit un trille un peu moins jovial. Une aubade. Leila entendait maintenant un camion de livraison ronfler sur la route grêlée d'ornières, butant contre un nid-de-poule après l'autre. Le bruit de la circulation matinale serait bientôt assourdissant. La vie en pleine explosion.

De son vivant, Tequila Leila avait toujours été surprise, troublée même, par les gens qui prennent un plaisir obsessionnel à spéculer sur la fin du monde. Comment un esprit sain en apparence pouvait-il s'absorber dans tous ces scénarios d'astéroïdes, de boules de feu et de comètes qui allaient ravager la planète ? Pour elle, l'apocalypse n'était pas la pire chose à craindre. La possibilité d'une destruction immédiate et massive de la civilisation n'est pas si effrayante comparée au constat banal que notre trépas individuel n'a aucun impact sur l'ordre des choses, que la vie continuera identique avec ou sans nous. Et *ça*, avait-elle toujours pensé, c'était vraiment terrifiant.

*

La brise changea de direction, balayant le terrain de football. C'est alors qu'elle les vit. Quatre adolescents. Des pillards sortis tôt pour trier les poubelles. Deux d'entre eux poussaient un chariot rempli de bouteilles en plastique et de boîtes de conserve compressées. Un autre, épaules voûtées et genoux fléchis, les suivait en traînant un sac crasseux qui contenait un objet très lourd. Le quatrième, à l'évidence leur chef, marchait en tête d'un pas orgueilleux, le torse osseux gonflé comme celui d'un coq de combat. Ils avançaient vers elle en échangeant des plaisanteries.

Continuez tout droit.

Ils firent halte près d'un conteneur de déchets qu'ils se mirent à fouiller. Flacons de shampoing, briques de jus de fruits, pots de yaourt, boîtes d'œufs... chaque trésor cueilli venait s'empiler dans le chariot. Leurs gestes étaient adroits, bien entraînés. L'un d'eux dénicha un vieux chapeau de cuir. Hilare, il s'en coiffa et prit une dégaine exagérément arrogante, les mains enfoncées dans ses poches arrière, mimant un gangster qu'il avait dû voir dans un film. Aussitôt, le chef lui arracha le chapeau et se le mit sur la tête. Personne ne protesta. Le conteneur nettoyé, ils s'apprêtaient à partir. Au grand désarroi de Leila ils semblaient faire demi-tour, prendre la direction opposée.

Hé, je suis par ici !

Lentement, comme s'il avait entendu l'appel de Leila, le chef leva le menton, les yeux plissés face au soleil levant. Sous la lumière fluide, il scruta l'horizon, balaya le lieu du regard jusqu'à ce qu'il la vît. Ses sourcils montèrent d'un cran, ses lèvres frémirent.

S'il te plaît, ne pars pas.

Au lieu de prendre la fuite, il dit quelques mots inaudibles aux autres et voilà qu'eux aussi la dévisageaient avec la même expression sidérée. Elle s'avisa qu'ils étaient très jeunes. C'étaient encore des enfants, à peine des ados, ces garçons qui faisaient semblant d'être des hommes.

Le chef fit un pas de fourmi en avant. Puis un autre. Il s'approchait d'elle comme une souris d'une pomme tombée de l'arbre – timide et inquiet, mais tout aussi résolu et rapide. Son visage s'assombrit quand il vit dans quel état elle était.

N'aie pas peur.

Il était tout près d'elle, maintenant, si près qu'elle voyait le blanc de ses yeux injecté de sang et piqueté de jaune. Il avait manifestement sniffé de la colle, ce gamin qui n'avait pas plus de quinze ans, qu'Istanbul allait faire semblant d'accueillir et

d'abriter puis, au moment où il s'y attendrait le moins, jeter comme une vieille poupée de chiffon.

Appelle la police, petit. Appelle les flics pour qu'ils préviennent mes amis.

Il jeta un regard de droite à gauche pour s'assurer que personne ne l'observait, qu'il n'y avait pas de caméra de surveillance à proximité. Il plongea en avant pour atteindre le collier de Leila – un médaillon en or avec une minuscule émeraude au centre. Avec précaution, comme s'il craignait que l'objet n'explosât dans la paume de sa main, il palpa le pendentif, sentit la froideur rassurante du métal. Il ouvrit le médaillon, vit qu'il contenait une photo. Il la sortit et l'examina, reconnut la femme, une version plus jeune de Leila, à côté d'un homme aux yeux verts, sourire doux et cheveux longs coiffés dans un style d'un autre âge. Ils avaient l'air heureux ensemble, amoureux.

Au dos de la photo il y avait une inscription : *D/Ali et moi... Printemps 1976.*

Il arracha prestement le médaillon et enfouit sa prise dans une poche. Si les autres, immobiles et silencieux derrière lui, s'avisèrent de son geste, ils choisirent de l'ignorer. Ils avaient beau être jeunes, ils avaient suffisamment l'expérience de cette ville pour savoir quand faire les malins et quand jouer les idiots.

Seul l'un d'eux fit un pas en avant et se risqua à demander, d'une voix qui était à peine un murmure : « Elle est... elle est vivante ? »

— Sois pas stupide, fit le chef. Elle est aussi morte qu'un canard rôti.

— Pauvre femme. Qui c'est ? »

La tête inclinée sur le côté, le chef inspecta Leila comme s'il la remarquait pour la première fois. Il l'examina de la tête aux pieds, avec un sourire qui s'étendait comme une mare d'encre

sur une feuille de papier. « Tu vois pas, andouille ? C'est une pute.

— Tu crois ? interrogea l'autre tout excité – trop timide, trop innocent pour répéter le mot.

— Je le sais, imbécile. » Le chef, torse tourné vers le groupe, leur dit d'une voix forte pleine d'emphase : « Ça va faire la une des journaux. Et sur toutes les chaînes de télé. On va être célèbres. Quand les journalistes rappliqueront ici, c'est moi qui parle, compris ? »

Au loin une voiture emballa son moteur et fonça en rugissant vers l'autoroute, dérapant dans le tournant. L'odeur des gaz d'échappement se mêlait à la morsure du sel dans le vent. Même à cette heure matinale où le soleil commençait tout juste à caresser les minarets, les toits et les branches hautes des arbres de Judée, les gens s'agitaient déjà au sein de cette ville, déjà en retard pour se rendre ailleurs.

Première partie

L'ESPRIT

Une minute

Pendant la première minute qui suivit sa mort, la conscience de Tequila Leila se mit à refluer, lentement, graduellement, comme la marée s'éloigne du rivage. Les cellules de son cerveau, vidées de leur sang, étaient maintenant privées d'oxygène. Mais elles ne s'éteignirent pas. Pas tout de suite. Un dernier réservoir d'énergie activait d'innombrables neurones, les reliait comme si c'était leur premier contact. Son cœur avait cessé de battre, mais son cerveau résistait, fier combattant jusqu'au bout. Il entra dans un état de vigilance aiguisée, observant la démission de son corps mais loin d'admettre sa propre fin. La mémoire de Leila bondit, active et diligente, collectant les fragments d'une vie qui courait vers son terme. Elle se remémorait des choses qu'elle se serait crue incapable de se rappeler, des choses qu'elle croyait perdues à jamais. Le temps se fluidifiait, flot rapide de souvenirs qui s'entrepénétraient, passé et présent inséparables.

Le premier souvenir qui lui revint à l'esprit avait trait au sel – la sensation du sel sur la peau et son goût sur la langue.

Elle se revit bébé – nue, gluante et rouge. Cela faisait tout juste quelques secondes qu'elle avait quitté le ventre de sa mère, glissé par un passage humide, périlleux, en proie à une

peur entièrement nouvelle, et la voilà maintenant dans une pièce pleine de bruits, de couleurs et d'objets inconnus. Le soleil qui brillait à travers les vitraux tachetait le couvre-lit et se reflétait dans l'eau d'une cuvette de porcelaine, même par cette journée glaciale de janvier. Et dans cette eau, une femme âgée habillée dans des tons feuille d'automne trempa une serviette qu'elle tordit, le sang coulant sur son avant-bras.

« *Machallah, machallah.* C'est une fille. »

La sage-femme prit le morceau de silex logé dans son soutien-gorge et coupa le cordon ombilical. Elle n'utilisait jamais de couteau ni de ciseaux pour cela, car elle trouvait leur froide efficacité inadaptée à la tâche malpropre d'accueillir un bébé en ce monde. La vieille femme était très respectée dans le voisinage malgré ses bizarreries et sa conduite de recluse qui la rangeaient parmi les êtres mystérieux – ceux dont la personnalité a deux côtés, l'un terrestre, l'autre surnaturel, et qui, comme une pièce de monnaie jetée en l'air, peuvent toujours vous montrer l'une ou l'autre face.

« Une fille », lui fit écho la jeune accouchée étendue sur un lit à baldaquin en fer forgé, sa chevelure couleur miel bruni collée par la sueur, la bouche sèche comme du sable.

C'est ce qu'elle n'avait cessé de craindre. Au début du mois, elle s'était promenée dans le jardin en quête de toiles d'araignée et, quand elle en dénicha une, la traversa délicatement du doigt. Les jours suivants, elle revint plusieurs fois vérifier la toile. Si l'araignée avait réparé le trou, cela voulait dire que le bébé serait un garçon. Mais la toile était toujours déchirée.

La jeune femme se nommait Binnaz – « mille éloges ». Elle avait dix-neuf ans, mais cette année elle se sentait bien plus vieille. Elle avait les lèvres pleines, généreuses, un petit nez retroussé qui passait pour une rareté dans cette région, un long visage au menton pointu et de grands yeux sombres piquetés de points bleus comme des œufs de loriot. Elle avait toujours été mince avec une ossature délicate, mais elle le paraissait

encore plus maintenant dans sa chemise de nuit en lin fauve. Les petites marques de variole signifiaient, à en croire sa mère, que le clair de lune l'avait caressée dans son sommeil. Ses parents lui manquaient ainsi que ses neuf frères et sœurs, qui vivaient tous dans un village à plusieurs heures de route. Sa famille était très pauvre – fait qu'on lui rappelait souvent depuis qu'elle était entrée dans cette maison en jeune épouse :

Sois reconnaissante. Quand tu es arrivée ici, tu n'avais rien.

Elle n'avait toujours rien, se disait souvent Binnaz ; toutes ses possessions étaient aussi éphémères et flottantes que des graines de pissenlit. Une forte brise, une averse torrentielle et c'était fini en un clin d'œil. Son esprit était hanté par l'idée qu'on pouvait la jeter dehors n'importe quand et, si cela devait se produire, où irait-elle ? Son père ne voudrait jamais la reprendre, pas quand il avait tant de bouches à nourrir. Il faudrait qu'elle se remarie, sans la moindre garantie que ce mariage serait plus heureux que le précédent ni son nouveau mari plus aimable que l'actuel, et d'ailleurs qui voudrait d'une divorcée, une femme *qui a déjà servi* ? Chargée de telles appréhensions, elle errait dans la maison, dans sa chambre, dans sa propre tête, comme une invitée non désirée. Enfin, jusqu'à maintenant. Tout allait changer avec la naissance du bébé, se rassurait-elle. Fini ce sentiment de malaise, d'insécurité.

Presque malgré elle, Binnaz jeta un coup d'œil vers la porte. Là, une main sur la hanche, l'autre sur la poignée, comme si elle se demandait s'il fallait rester ou partir, une femme d'allure robuste, la mâchoire carrée, occupait l'entrée. La petite quarantaine, elle avait déjà des taches de vieillesse sur les mains et des rides autour d'une bouche mince comme une lame qui la faisaient paraître plus âgée. Son front était aussi sillonné de rides profondes, irrégulières et creusées comme sur un champ après le labour. Des marques dues surtout à sa consommation de tabac et à son habitude de froncer les sourcils. À longueur de journée elle tirait sur des cigarettes de contrebande venues

d'Iran et buvait du thé de contrebande syrien. Sa chevelure rouge brique – grâce à de généreuses applications de henné – divisée par une raie au milieu descendait en une natte impeccable presque jusqu'à sa taille. Ses yeux noisette étaient bordés avec soin du khôl le plus sombre. C'était l'autre épouse du mari de Binnaz, la première – Suzan.

Pendant un instant, leurs regards s'accrochèrent l'un à l'autre. L'air dans la pièce était lourd, avec une légère odeur de levure, comme une pâte qui monte. Elles se partageaient la chambre depuis plus de douze heures, et pourtant maintenant elles étaient projetées dans deux mondes distincts. Elles savaient toutes deux que la naissance de cette enfant allait changer définitivement leurs positions respectives au sein de la famille. La seconde épouse, malgré sa jeunesse et son arrivée récente, serait promue au sommet.

Suzan détourna les yeux, mais pas pour longtemps. Quand elle lui refit face, ce fut avec une expression dure qui n'était pas là auparavant. Elle fit un signe vers le bébé. « Pourquoi elle ne fait aucun bruit ? »

Binnaz blêmit. « C'est vrai. Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— Tout va bien, dit la sage-femme, avec un regard noir à l'intention de Suzan. Il faut juste attendre. »

Elle rinça le bébé à l'eau sainte du puits de Zamzam – don d'un pèlerin récemment revenu de La Mecque. Sang, mucosités, vernix, tout partit dans l'eau. La petite se tortillait d'inconfort et continua à se tortiller après le bain, comme si elle se battait contre elle-même – de tous ses trois kilos sept.

« Je peux la tenir ? » demanda Binnaz en tournant une mèche entre ses doigts, une marque d'anxiété qui s'était développée depuis un an. « Elle... elle ne pleure pas. »

— Oh, elle *va* pleurer, cette fille ! » dit la sage-femme d'un ton assuré, puis elle se mordit la langue en s'avisant que sa phrase avait tout l'air d'un mauvais présage. Vivement, elle

cracha trois fois sur le sol et posa son pied gauche sur le droit. Cela devrait couper court à ce pressentiment – si c'en était un.

Il y eut un silence gêné tandis que toutes dans la chambre, première épouse, deuxième épouse, sage-femme et deux voisines, dévisageaient le bébé d'un œil attentif.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Dites-moi la vérité », demanda Binnaz à la cantonade, d'une voix plus mince que l'air.

Après six fausses couches en peu d'années, chacune plus douloureuse que la précédente et plus difficile à oublier, elle avait pris les plus grandes précautions tout au long de sa grossesse. Jamais touché une pêche de peur que le bébé ait la peau duveteuse, pas d'épices ni d'herbes dans sa cuisine pour qu'il n'ait ni taches de rousseur ni grains de beauté. Pas une fois elle n'avait respiré le parfum d'une rose par crainte des taches de vin. Pas une fois elle ne s'était coupé les cheveux de peur d'abrèger sa chance. Elle s'était retenue de pianoter sur les murs pour ne pas risquer d'enfoncer un ongle dans la tête d'une goule endormie. À la nuit tombée, sachant bien que les djinns célèbrent leurs noces autour des toilettes, au lieu de s'y rendre elle se contentait d'un pot de chambre. Lapins, rats, chats, vautours, porcs-épics, chiens errants – elle avait réussi à n'en regarder aucun. Et même la fois où un musicien ambulancier surgit dans leur rue avec en laisse un ours danseur et que tous les habitants du coin se précipitèrent dehors pour voir le spectacle, elle refusa de se joindre à eux, craignant que le bébé ne naisse couvert de poils. Si elle croisait un mendiant ou un lépreux, ou qu'elle voyait un corbillard, elle faisait demi-tour et fuyait en direction opposée. Chaque matin elle avalait un coing entier pour que le bébé ait des fossettes, et chaque soir elle s'endormait avec un couteau sous l'oreiller pour chasser les mauvais esprits. Et en secret, à chaque coucher de soleil, elle prélevait des cheveux sur la brosse de Suzan et les faisait brûler dans la cheminée afin de réduire le pouvoir de la première épouse.

Dès les premières contractions, Binnaz avait mordu dans une pomme rouge, sucrée et amollie par le soleil. La pomme brunissait lentement sur la table de chevet. Plus tard on la couperait en tranches qu'on donnerait aux femmes stériles dans l'espoir qu'elles tombent un jour enceintes. Elle avait aussi bu du sorbet de grenade versé dans la chaussure droite de son mari, semé des graines de fenouil aux quatre coins de la chambre et sauté par-dessus un balai posé sur le sol juste devant la porte – une frontière destinée à tenir Shaitan éloigné. À mesure que les douleurs s'intensifiaient, tous les animaux en cage de la maisonnée furent libérés un par un afin de faciliter le travail. Les canaris, les pinsons... Dernier libéré, le poisson betta, fier et solitaire dans son bocal. Maintenant il devait nager dans une crique voisine, ses longues nageoires ondoyantes bleues tel un pur saphir. Si le petit poisson atteignait le lac de Van qui faisait la renommée de cette ville d'Anatolie, il n'aurait guère de chance de survivre dans ses eaux alcalines. Mais s'il prenait la direction opposée, il irait peut-être jusqu'au Grand Zab et même, en poursuivant son voyage, rejoindre le Tigre, ce fleuve légendaire jailli du jardin d'Éden.

Tout cela pour que le bébé arrive en bonne santé et bien protégé.

« Je veux la voir. Vous voulez bien m'apporter ma fille ? »

À peine avait-elle formulé sa requête que Binnaz eut conscience d'un mouvement dans la pièce. Discrète comme une pensée fugitive, Suzan s'était glissée dehors – sans aucun doute pour annoncer la nouvelle à son mari – *leur* mari. Tout le corps de Binnaz se raidit.

Haroun était un concentré d'éclatants contrastes. On ne peut plus généreux et charitable un jour, égocentrique et distrait jusqu'à la froide indifférence le lendemain. L'aîné de trois enfants, il avait élevé ses cadets tout seul après le décès de leurs parents dans un accident de voiture qui avait détruit leur univers. Cette tragédie avait façonné sa personnalité, le rendant

surprotecteur envers sa famille et méfiant envers les étrangers. Parfois il admettait que quelque chose en lui s'était brisé et souhaitait de tout cœur pouvoir le réparer, mais ces pensées n'aboutissaient nulle part. Son goût pour l'alcool et sa peur de la religion le dominaient à parts égales. En descendant un ultime verre de raki il faisait de grandes promesses à ses camarades de beuverie puis, une fois dessoûlé, lourd de remords, il faisait d'encore plus grandes promesses à Allah. S'il avait peut-être du mal à contrôler sa bouche, son corps représentait un défi pire encore. Chaque fois que Binnaz était enceinte, il sentait son ventre gonfler en tandem avec elle, pas beaucoup, mais juste assez pour faire ricaner ses voisins dans son dos.

« Le revoilà encore enceint, disaient-ils en roulant des yeux. Dommage qu'il ne puisse pas accoucher lui-même. »

Hanoun désirait un fils plus que tout au monde. Et pas seulement un. Il racontait à qui voulait bien l'entendre qu'il aurait quatre fils et qu'il les nommerait Tarkan, Tolga, Tufan et Tarik¹. Ses longues années de mariage avec Suzan n'avaient produit aucun rejeton. Les anciens de la famille lui avaient alors déniché Binnaz – une fille d'à peine seize ans. Après des semaines de négociations entre les familles, on les avait unis par une cérémonie religieuse. Une union non officielle qui, si jamais les choses se gâtaient à l'avenir, ne serait pas reconnue par les tribunaux laïcs, mais personne n'avait souhaité mentionner ce détail. Ils étaient assis tous deux sur le sol, devant leurs témoins, face à l'imam qui louchait et dont la voix se fit plus rocailleuse quand il passa du turc à l'arabe. Binnaz garda les yeux fixés sur le tapis pendant toute la cérémonie, mais ne put s'empêcher de jeter parfois un œil sur les pieds de l'imam. Ses chaussettes marron clair comme de la boue séchée étaient vieilles et usées. À chacun de ses mouvements, son gros orteil

1. C'est-à-dire « audacieux et fort », « casque de guerrier », « pluie torrentielle », « chemin vers Dieu ».

menaçait de traverser la laine élimée, en quête d'une voie d'évasion.

Peu après le mariage, Binnaz eut sa première grossesse, qui se termina par une fausse couche et faillit la tuer. Panique nocturne, pics de douleur brûlante, une main froide crispée sur son aine, l'odeur du sang, l'urgence de se cramponner à quelque chose comme si elle tombait dans le vide. Chaque grossesse ensuite avait été pareille, en pire. Elle ne pouvait le dire à personne mais, chaque fois qu'elle perdait un bébé, elle avait le sentiment qu'une nouvelle arche du pont de corde qui la reliait au monde extérieur s'était rompue et enfoncée dans le vide, jusqu'à ce que seul un fil ténu la tienne accrochée à ce monde, la préserve de la folie.

Au bout de trois ans d'attente, les anciens s'étaient remis à faire pression sur Hanoun. Ils lui rappelaient que le Coran autorisait tout homme à avoir jusqu'à quatre épouses du moment qu'il se montrait juste envers elles, ils avaient la certitude que Hanoun les traiterait toutes sans faire de différence. Ils le pressaient de se chercher cette fois une paysanne, voire une femme déjà pourvue d'enfants. Ce ne serait pas non plus officiel, mais on pouvait facilement régler cela par une nouvelle cérémonie, aussi discrète et rapide que la précédente. Ou, au choix, il pouvait divorcer de cette jeune femme inutile et se remarier. Jusqu'ici, Hanoun avait résisté aux deux suggestions. C'était déjà assez dur d'entretenir deux femmes, arguait-il, une troisième le ruinerait financièrement, et il n'avait aucune intention de quitter ni Suzan ni Binnaz auxquelles il s'était attaché, bien que pour des raisons différentes.

Maintenant, adossée à ses oreillers, Binnaz essayait d'imaginer ce que fabriquait Hanoun. Il devait être étendu sur un sofa dans la pièce voisine, une main sur le front, l'autre sur l'estomac, attendant qu'un cri d'enfant perce l'air. Puis elle imagina Suzan en train de s'approcher de lui, à pas mesurés, maîtrisés. Elle les vit ensemble qui chuchotaient ; leurs mouvements

lisses et accordés, habitués au fil des ans à partager le même espace, à défaut du même lit. Perturbée par ces pensées, Binnaz murmura, plus pour elle-même que pour quiconque : « Suzan est allée lui dire.

— Ne t'inquiète pas », dit l'une des voisines d'un ton rassurant.

Il y avait tant de sous-entendus dans cette remarque ! *Autant que ce soit elle qui lui annonce la nouvelle puisque Binnaz ne pouvait le faire.* Des paroles silencieuses circulaient entre les femmes de cette ville comme des cordes à linge étendues entre les maisons.

Binnaz approuva d'un signe de tête, tout en sentant un magma noir bouillonner en elle, une colère qu'elle n'avait jamais exprimée. Elle se tourna vers la sage-femme et lui demanda : « Pourquoi le bébé n'a encore fait aucun bruit ? »

La sage-femme ne répondit pas. Un malaise lui nouait les intestins. Il avait quelque chose d'étrange, ce bébé, et pas seulement son silence troublant. Elle se pencha en avant pour le renifler. C'est ce qu'elle craignait : un arôme poudreux, musqué, qui n'avait rien de terrestre.

Prenant la petite sur ses genoux, la sage-femme la retourna sur le ventre et lui claqua les fesses, une fois, deux fois. Le choc, la douleur se reflétèrent sur le petit visage. Ses petits poings se serrèrent, sa bouche se pinça, mais toujours aucun bruit.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? »

La sage-femme soupira. « Rien. C'est juste... je crois qu'elle est encore avec eux.

— Qui ça, eux ? » interrogea Binnaz, mais elle n'avait pas envie d'entendre la réponse et s'empressa d'ajouter : « Alors faites quelque chose ! »

La vieille réfléchissait. Mieux valait laisser la petite trouver son chemin à son propre rythme. La plupart des bébés s'adaptent immédiatement à leur nouveau milieu, mais certains choisissent d'attendre, comme s'ils hésitaient à rejoindre

le reste de l'humanité – et qui pourrait les en blâmer ? Tout au long de sa carrière, elle avait vu quantité de nouveau-nés qui, juste avant ou après l'accouchement, étaient si intimidés par la force vitale qui les écrasait de toutes parts qu'ils perdaient courage et quittaient ce monde sans faire de bruit. « *Kader* », c'est ce que disaient les gens – « la destinée » – sans rien ajouter, car les gens donnent toujours des noms simples aux choses complexes qui les effraient. Mais la sage-femme était persuadée que certains bébés n'accordaient tout simplement aucune chance à la vie, comme s'ils connaissaient, et préféraient éviter, les épreuves à venir. Étaient-ils lâches, ou aussi sages que le grand Salomon en personne ? Allez savoir.

« Apportez-moi du sel », dit-elle aux deux voisines.

Elle aurait pu aussi bien se servir de neige – s'il y en avait eu assez de fraîchement tombée dehors. Dans le passé, elle avait plongé quantité de nouveau-nés dans un monticule de neige vierge, d'où elle les retirait juste au bon moment. Le choc du froid leur ouvrait les poumons, leur fouettait le sang et dopait leur immunité. Tous ces bébés, sans exception, étaient devenus de solides adultes.

Peu après les voisines revinrent avec une grande bassine en plastique et un sac de sel gemme. La sage-femme plaça doucement l'enfant au milieu de la bassine et lui frotta la peau de cristaux de sel. Dès que le bébé n'aurait plus l'odeur des anges, il faudrait bien qu'ils le libèrent. Dehors, sur les plus hautes branches du peuplier, un oiseau chanta, un geai bleu à en juger par le son. Un corbeau esseulé croassait tout en s'élevant vers le soleil. Tout alentour parlait sa propre langue – le vent, l'herbe. Tout, sauf cette enfant.

« Peut-être qu'elle est muette ? » dit Binnaz.

La sage-femme haussa les sourcils. « Sois patiente. »

Comme en réponse à un signal, la petite se mit à tousser. Un son rauque, guttural. Elle avait dû avaler un peu de sel, le goût âcre l'avait surprise. Écarlate, elle claqua du bec et se

renfrogna, mais persista dans son refus de pleurer. Quelle entêtée elle allait faire, quelle âme dangereusement rebelle ! La frotter de sel, ça ne suffirait pas. C'est alors que la sage-femme prit une décision. Elle allait essayer une autre méthode.

« Il me faut plus de sel. »

Comme il n'y avait plus de sel gemme dans la maison, il faudrait se contenter de sel de table. La sage-femme creusa un puits dans le monticule, y posa le bébé et la recouvrit de cristaux blancs ; d'abord le corps, puis la tête.

« Et si elle suffoque ? interrogea Binnaz.

— Ne crains rien, les bébés peuvent retenir leur souffle plus longtemps que nous.

— Mais comment tu peux savoir à quel moment il faut la sortir ?

— Chut, écoute », fit la vieille femme, un doigt posé sur ses lèvres gercées.

Sous la gaine de sel, le bébé ouvrit les yeux et fixa le néant laiteux. On se sentait un peu seul, ici, mais elle était habituée à la solitude. Roulée en boule comme elle l'était depuis des mois, elle prenait son temps.

Ses tripes disaient : *Oh, on se plaît bien ici. On ne remonte pas là-haut.*

Son cœur protestait : *Ne fais pas l'idiot. Pourquoi rester dans un endroit où il ne se passe rien ? C'est barbant.*

Pourquoi quitter un endroit où il ne se passe rien ? On est en sécurité, ripostaient les tripes.

Dérouté par leur querelle, le bébé attendait. Une autre minute s'écoula. Le vide tourbillonnait et clapotait autour d'elle, lui léchant les orteils, le bout des doigts.

Même si tu te crois en sécurité ici, ça ne veut pas dire que ce soit l'endroit qui te convienne, riposta le cœur. *Parfois c'est là où tu te sens le plus à l'abri que tu es le moins à ta place.*

Enfin, le bébé parvint à une conclusion. Elle allait suivre son cœur – l'organe qui se révélerait un vrai fauteur de trouble.

Avide de sortir à la découverte du monde, malgré ses dangers et ses épreuves, elle ouvrit la bouche, prête à émettre un son – mais le sel s'engouffra aussitôt dans sa gorge, lui obstrua les narines.

Sur-le-champ, la sage-femme, d'un geste vif et adroit, plongea les mains dans la bassine et en sortit le bébé. Un hurlement sonore, terrifié, emplît la pièce. Les quatre femmes sourirent de soulagement.

« Brave petite ! dit la sage-femme. Qu'est-ce qui t'a pris si longtemps ? Pleure, ma chérie. N'aie jamais honte de tes larmes. Pleure, et comme ça tout le monde sait que tu es vivante. »

La vieille enveloppa le bébé dans un châle et la renifla à nouveau. Ce parfum envoûtant, surnaturel, s'était évaporé, ne laissant qu'un léger arôme. Il finirait par disparaître avec le temps, lui aussi – cependant elle avait connu quelques personnes qui avaient gardé jusque dans leur vieillesse ces effluves du Paradis. Mais elle n'éprouva pas le besoin de partager cette information. En se haussant sur la pointe des pieds, elle déposa la petite sur le lit, près de sa mère.

Binnaz eut un sourire, un frémissement du cœur. Elle effleura les orteils de sa fille à travers le tissu soyeux – parfaits et jolis, et d'une fragilité terrifiante. Elle prit tendrement les mèches de cheveux duveteuses entre ses mains comme si elle transportait de l'eau bénite. L'espace d'un instant elle se sentit heureuse, complète. « Pas de fossettes, observa-t-elle, gloussant de rire sous cape.

— On appelle ton mari ? » demanda une des voisines.

Cette phrase-là aussi était chargée de non-dit. Suzan avait dû prévenir Haroun de la naissance, alors pourquoi n'était-il pas venu au pas de course ? À l'évidence il s'était attardé pour parler avec sa première épouse et apaiser ses inquiétudes. Voilà quelle était sa priorité.

Une ombre s'étendit sur le visage de Binnaz. « Oui, appelez-le. »

Mais c'était inutile. Quelques secondes plus tard, Haroun entra, corps mou, dos voûté, émergeant de l'ombre dans la lumière du soleil. Sa crinière de cheveux gris lui donnait des airs de penseur égaré ; un nez impérieux aux narines pincées ; un large visage glabre aux yeux tombants, marron foncé, éclatants de fierté. Le sourire aux lèvres, il s'approcha du lit. Il lança un regard au bébé, à la seconde épouse, à la sage-femme, à la première épouse, puis en direction du ciel.

« Allah, je te remercie, Seigneur ; tu as entendu mes prières.

— Une fille, murmura Binnaz, au cas où on ne l'aurait pas prévenu.

— Je sais. Le prochain sera un garçon. Nous l'appellerons Tarkan. » Il passa l'index sur le front du bébé, aussi lisse et tiède au toucher qu'une amulette chérie trop souvent frottée. « Elle est en bonne santé, c'est ça qui compte. Pendant tout le temps j'ai prié, je disais au Tout-Puissant, si Tu permets à ce bébé de vivre, je ne boirai plus. Pas une seule goutte. Allah a entendu ma requête. Il est miséricordieux. Ce bébé ne m'appartient pas, ni à toi. »

Binnaz le dévisagea, une lueur de confusion dans les yeux. Soudain, un mauvais pressentiment l'envahit, comme un animal sauvage qui sent, mais trop tard, qu'il va tomber dans un piège. Elle observa Suzan qui se tenait sur le seuil, les lèvres si serrées qu'elles paraissaient blanches ; silencieuse et immobile en dehors du pied qui martelait nerveusement le sol. Un je-ne-sais-quoi dans son attitude donnait l'impression qu'elle était excitée, voire même ravie.

« Ce bébé appartient à Dieu, déclara Haroun.

— Comme tous les bébés », murmura la sage-femme.

Haroun tenait sa jeune femme par la main, l'air absent. Il la regarda droit dans les yeux. « Nous allons donner ce bébé à Suzan.

— Qu'est-ce que tu racontes ? balbutia Binnaz, d'une voix qui sonnait rigide et distante à ses propres oreilles, la voix d'une inconnue.

— C'est Suzan qui va l'élever. Elle fera du bon travail. Toi et moi nous aurons d'autres enfants.

— Non !

— Tu ne veux pas avoir d'autres enfants ?

— Je ne laisserai pas cette femme me prendre ma fille. »

Haroun inspira une longue bouffée d'air, puis la relâcha. « Ne sois pas égoïste. Allah sera mécontent. Il t'a donné un bébé, n'est-ce pas ? Montre-lui ta gratitude. Tu avais à peine de quoi survivre quand tu es entrée dans cette maison. »

Binnaz fit et refit maintes fois non de la tête ; parce qu'elle était incapable de s'arrêter ou parce que c'était le seul petit geste qui lui obéissait, difficile à dire. Haroun se pencha et la prit par les épaules, la serra contre lui. Alors seulement elle s'immobilisa, l'éclat de ses yeux s'obscurcit.

« Ton comportement est irrationnel. Nous vivons tous dans la même maison. Tu verras ta fille tous les jours, ce n'est pas comme si elle allait partir, pour l'amour du ciel. »

Si ces mots visaient à la consoler, ce fut peine perdue. Tremblant à force de contenir la douleur qui lui déchirait la poitrine, elle se couvrit le visage de ses paumes. « Et qui ma fille va appeler "Maman" ?

— Qu'est-ce que ça change ? Suzan sera "Maman". Et toi "MaTante". On lui dira la vérité quand elle sera assez grande, inutile de troubler sa petite tête pour l'instant. Quand on aura d'autres gosses, ils seront tous frères et sœurs, de toute façon. Ils mettront la maison sens dessus dessous, tu verras. Tu ne sauras pas dire à qui appartient lequel. On formera une seule grande famille.

— Qui va nourrir l'enfant ? demanda la sage-femme. Maman ou MaTante ? »

Haroun dévisagea la vieille, chaque muscle du corps sous tension. Dans ses yeux, révérence et haine se livraient à une danse sauvage. Il plongeait la main dans sa poche et en ressortit un petit bric-à-brac : un paquet de cigarettes déchiré avec un briquet à l'intérieur, des billets de banque froissés, un morceau de craie qui lui servait à marquer les retouches sur un vêtement, une pastille pour son estomac dérangé. L'argent, il le tendit à la sage-femme. « Pour toi – en signe de notre gratitude », dit-il.

Lèvres pincées, la vieille accepta son salaire. D'après son expérience, pour traverser la vie sans prendre trop de mauvais coups, il fallait respecter deux principes fondamentaux : savoir quand arriver et quand repartir.

Tandis que les voisines remballaient leurs affaires et faisaient disparaître les draps et les serviettes tachés de sang, le silence emplissait la chambre comme de l'eau, s'insinuant dans tous les recoins.

*

« On s'en va maintenant », dit la sage-femme avec une tranquille fermeté. Les deux voisines l'encadraient sagement. « On va enterrer le placenta sous un rosier. Et ça, (elle indiqua d'un doigt osseux le cordon ombilical posé sur une chaise), on peut le jeter sur le toit de l'école, si vous voulez. Votre fille sera institutrice. Ou on peut l'emporter à l'hôpital. Elle sera infirmière, qui sait, peut-être même docteur. »

Haroun réfléchit aux deux options. « Essayez l'école. »

Une fois les femmes parties, Binnaz se détourna de son mari et contempla la pomme posée sur la table de nuit. Le fruit pourrissait : un processus doux, paisible, d'une lenteur déchirante. Sa teinte brunissante lui rappelait les chaussettes de l'imam qui les avait mariés, et la suite de la cérémonie qu'elle avait passée assise seule sur ce même lit, le visage recouvert

d'un voile chatoyant, tandis que dans la pièce voisine son époux et les invités attaquaient le banquet. Sa mère ne lui avait strictement rien appris concernant ce qu'elle devait attendre de sa nuit de noces, mais une tante plus attentive à ses inquiétudes lui avait donné une pilule à glisser sous sa langue. *Prends ça et tu ne sentiras rien. Ce sera fini avant que tu t'en rendes compte.* Dans l'agitation de la journée, Binnaz avait perdu la pilule, qui d'ailleurs n'était à son avis qu'une vulgaire pastille. Elle n'avait jamais vu d'homme nu, pas même au cinéma, mais pour avoir souvent donné leur bain à ses frères cadets, elle se doutait que le corps d'un homme adulte devait être différent. Plus l'attente était longue avant l'entrée de son mari dans la chambre, plus son angoisse montait. Dès qu'elle entendit le bruit de ses pas dans le couloir, elle perdit connaissance et s'effondra sur le sol. Quand elle rouvrit les yeux, ce fut pour se voir entourée de voisines qui lui frictionnaient fiévreusement les poignets, baignaient ses tempes, lui massaient les pieds. Et sentir une odeur âcre dans l'air – eau de Cologne et vinaigre – ainsi que l'arôme sous-jacent d'un autre produit, inconnu et indésirable, dont elle comprendrait plus tard qu'il émanait d'un tube de lubrifiant.

Après quoi, lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, Haroun lui offrit un collier composé de trois pièces d'or sur un ruban rouge – une pièce pour chacune des vertus qu'elle apporterait à cette maison : jeunesse, docilité, fertilité. Sensible à sa nervosité, il lui avait parlé doucement, sa voix se diluant dans l'obscurité. Il s'était montré affectueux, mais aussi très conscient des gens qui attendaient derrière la porte. Il l'avait rapidement déshabillée, craignant peut-être qu'elle ne s'évanouisse de nouveau. Binnaz avait gardé les yeux fermés tout du long, le front humide de sueur. Elle avait commencé à compter – *un, deux, trois... quinze, seize, dix-sept* – et continué même quand il lui dit d'« arrêter ces âneries ».

Binnaz était illettrée et ne savait compter que jusqu'à dix-neuf. Chaque fois qu'elle atteignait ce nombre, cette frontière impossible à briser, elle aspirait un grand coup et reprenait depuis le début. Après ce qui semblait une suite infinie de dix-neuf, il s'était levé et avait quitté la pièce, laissant la porte ouverte. Suzan s'était ruée à l'intérieur et avait allumé les lampes, sans se préoccuper de sa nudité ni de l'odeur de sueur et de sexe qui flottait dans l'air. La première épouse avait arraché le drap du lit et, visiblement satisfaite après inspection, disparu sans un mot. Binnaz avait passé le reste de la soirée seule, une fine couche de tristesse installée sur ses épaules comme de la neige en poudre. En y repensant maintenant, elle laissa échapper un son étrange qui aurait pu être un petit rire s'il n'avait couvert tant de souffrance.

« Allons, dit Haroun. Ce n'est pas...

— C'est elle qui a eu cette idée, n'est-ce pas ? » Binnaz lui coupa la parole, chose qu'elle n'avait jamais faite auparavant. « Elle vient tout juste de proposer ce plan ? Ou bien vous le complotez ensemble depuis des mois ? Dans mon dos.

— Tu ne penses pas ce que tu dis. » Il semblait surpris, moins peut-être par ses paroles que par son ton. De la main gauche, il caressait les poils au dos de sa main droite, les yeux vitreux et absents. « Tu es jeune. Suzan vieillit. Elle n'aura jamais d'enfant à elle. Fais-lui un cadeau.

— Et moi ? Qui va me faire un cadeau ?

— Allah, bien sûr. Il t'en a déjà fait un, tu ne vois pas ? Ne sois pas ingrate.

— De la gratitude, pour ça ? » Elle fit un petit mouvement de la main, un geste si vague qu'il aurait pu désigner n'importe quoi – cette situation ou peut-être cette ville, qui lui paraissait maintenant un trou perdu quelconque sur une vieille carte.

« Tu es fatiguée », dit-il.

Binnaz se mit à pleurer. Ce n'étaient pas des larmes de colère ou de rancune. C'étaient des larmes de résignation, face au

genre de défaite qui équivalait à une perte de foi plus haute. L'air dans ses poumons pesait aussi lourd que du plomb. Elle était arrivée enfant dans cette maison, et maintenant qu'elle avait un enfant à elle, on ne lui permettait pas de l'élever et de grandir au même rythme. Elle enroula ses genoux de ses bras et ne dit plus un mot pendant longtemps. Ainsi le sujet fut clos une fois pour toutes – sauf qu'en vérité elle resterait constamment ouverte, cette blessure inguérissable au milieu de leur vie.

Dehors sous la fenêtre, un marchand ambulant qui remontait la rue en poussant sa carriole s'éclaircit la voix et entonna les louanges de ses abricots – juteux et mûrs à point. *Comme c'est étrange*, pensa Binnaz, car ce n'était pas la saison des abricots doux mais celle des vents glacés. Elle frissonna comme si le froid, qui ne semblait pas affecter le camelot, s'était faufilé à travers les murs et avait choisi de se concentrer sur elle. Elle ferma les yeux, mais l'obscurité n'y fit rien. Elle voyait des boules de neige empilées en pyramides menaçantes. Et voilà qu'elles la bombardaient, humides et dures grâce aux cailloux cachés à l'intérieur. Une des boules de neige la toucha au nez, suivie par un tir nourri et rapide. Une autre lui fendit la lèvre inférieure. Binnaz ouvrit les yeux, près de suffoquer. Était-ce réel ou juste un rêve ? Elle se palpa le nez. Il saignait. Elle avait aussi un filet de sang sur le menton. *Comme c'est étrange*, repensa-t-elle. Personne d'autre ne voyait donc qu'elle souffrait atrocement ? Et s'ils ne voyaient rien, cela signifiait-il que tout se passait dans sa tête, que tout n'était que faux-semblant ?

Ce n'était pas sa première rencontre avec la maladie mentale, mais ce serait la plus mémorable. Des années plus tard, chaque fois que Binnaz se demanderait quand et comment sa raison s'était évadée, tel un voleur sortant par la fenêtre dans le noir, c'est à ce moment-là qu'elle reviendrait constamment, le moment qui dans son esprit l'avait minée à jamais.